DU COTE DES SOURCIERS OU DU COTE DES CIBLISTES ?

Ana-Claudia IVANOV, PhD Candidate,
"Ştefan cel Mare" University of Suceava

Abstract: *Translation, even if it is word-for-word or sense-for-sense, has continuously attracted the interest of the researchers for its necessity, complexity, purpose and limitation. Nowadays, the issue is analyzed through the conceptual couple 'sourciers' and 'ciblistes'. This article has its starting point in Jean René Ladmiral's newest book, 'Sourcier ou cibliste', which reproduces the age-long debate between free translation and literal translation. The discussion extends to new pathways, the author arguing in favor of a modern theory of a 'cibliste' translation. However, we consider more appropriate for his definitions of 'sourciers' and 'ciblistes' the terms 'ultrasourciers' and 'ultraciblistes'. In addition, a 'sourcière' translation, according to Berman's meaning of the term, would satisfy better the needs of a contemporary translation studies.*

Keywords: *sourciers, ciblistes, ultrasourciers, ultraciblistes, modern translation studies.*

Introduction

Jean René Ladmiral (Ladmiral, 2014 : 71-73) contribue à l'enrichissement terminologique des théories traductives en créant, en 1983, lors d'un colloque à Londres, le couple conceptuel sourciers et ciblistes ; se situant dans la même lignée idéologique qu'un George Mounin avec ses « verres colorés » et ses « verres transparentes » ou un Eugen A. Nida avec son « équivalence dynamique » et son « équivalence formelle ». Le clivage sourciers/ ciblistes place le traducteur au milieu du débat traditionnel s'interrogeant sur la meilleure manière de traduire un texte littéraire ; il s'agit de l'éternel conflit entre la Lettre et l'Esprit ou entre traduction littérale et traduction libre. La problématique du comment traduire remonte à l'Antiquité lorsque Cicéron se posait déjà la question s'il fallait traduire « ut orator », « comme un écrivain », ou « ut interpres », « comme un traducteur ». Malgré son origine millénaire, le débat théorique se poursuit sans pouvoir atteindre un consensus parmi les théoriciens et les praticiens de la traduction, dû à l'ouverture et au flou qui caractérisent la traduction-pratique et la traduction-résultat. Au moment où il semble que tout a été clarifié et qu'on peut mettre un point

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

final et passer plus loin, les concepts anciens s'incarnent en d'autres pour alimenter un discours qui paraissait épuisé. C'est dans la nature même de la traduction de se réinventer, de renaître de ses cendres tel un phénix. L'actualité du débat reste incontestable vu qu'un Antoine Berman s'y intéresse également à travers son discours autour de la « traduction ethnocentrique » et de la « traduction éthique ».

La position cibliste de Ladmiral est issue du passé ; elle tire son origine d'une tradition du refus du mot à mot, perpétuée dès l'Antiquité jusqu'au XVIII^{e}. Tout au long de l'Antiquité, du Moyen Âge, de la Renaissance, du XVII^{e} jusqu'au XVIII^{e} les théoriciens et les praticiens ont milité, de manière constante, en faveur d'une traduction « sens pour sens » des textes. Bien sûr, selon l'époque, cette méthode est nuancée de manière différente. Ainsi Cicéron et Saint-Jérôme pratiquent une traduction basée sur la compréhension du sens global du texte. Au nom de l'éloquence ils prennent à la légère les textes originaux. Au Moyen Âge, c'est la préoccupation pour la clarté qui pousse les traducteurs à accepter des libertés envers le texte source. La clarté justifie tout écart, étoffement ou développement. Par contre, l'approche littéraliste déforme la langue cible et déconcerte le lecteur (Ballard, 1992 : 58). Pendant la Renaissance le refus du littéralisme en traduction perdure. Le souci pour le « bon style » explique les libertés, les additions, les enjolivements et l'amplification qui se retrouvent dans les traductions de l'époque. Au XVII^{e} la traduction sens pour sens, pratiquée jusqu'à ce moment pour des raisons de clarté et d'éloquence, évolue vers une « pratique « libre » de la traduction par rapport à l'idéologie dominante de l'époque qui voulait que le bon goût français dominât tout type de production littéraire » (Ballard, 1992 : 148) qu'on a nommée « les belles infidèles ». De sorte qu'on produit des traductions élégantes, esthétisantes et archaïsantes qui plaisent au grand public.

Dans l'espace roumain les traductions effectuées au XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} témoignent des pratiques proches à l'adaptation. Un style de traduire assez libre, visant principalement à plaire au lecteur roumain, permet au traducteur de calquer la langue source, de recourir aux réductions et d'employer des tournures spécifiques à la langue cible. Michel Ballard (Ballard, 2013 : 194-198) affirme que ce n'est au début du XX^{e} que les traductions qualitatives paraissent en Roumanie, réalisées surtout par des universitaires.

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

La traduction mot à mot a existé, contre toutes les objections, au long des siècles qui se sont ouvertement opposés au littéralisme. Cette méthode a été employée surtout pour traduire les textes sacrés. S'agissant en effet de la traduction de la parole divine, les théoriciens et les praticiens prônent un littéralisme absolu. Ce type de traduction-révélation demande de suivre au plus prés possible les mots de Dieu et de garder intacte leur ordre. Dès la fin du XVIII[e] la traduction mot à mot, pratiquée dans le cas des textes religieux, commence à s'étendre vers les textes profanes. Pourtant Georges Mounin (Mounin, 1994 : 65) soutient que la passion pour la traduction précieuse, la « belle infidèle », se poursuit jusqu'au XIX[e]. Parallèlement le courant allemand proposant une méthode de travail qui protège l'exotisme et la couleur locale des textes source se développe et culmine avec l'étude de Benjamin « La tâche du traducteur ». Cette étude est à l'origine d'un type de traduction littérale moderne, selon Delisle (Delisle, 2003 : 57), enseignée et pratiquée par Berman et Meschonnic, tandis que la traduction sens pour sens dérive d'une méthode médiévale et datée de traduire.

Sourciers versus ciblistes

Selon Ladmiral les sourciers s'opposent aux ciblistes divisant le monde de la traduction, pratique et théorie, en deux parties : « d'une part les sourciers, attachés au littéralisme, et d'autre part les ciblistes, plus attentifs aux modulations du transfert en quoi réside proprement la traduction » (Ladmiral, 2014 : XI). Le théoricien établit, au demeurant, une distinction nette entre les sourciers, pratiquant une traduction littérale, et les ciblistes, appliquant une stratégie de traduction libre. La traduction littérale fait référence à une stratégie de traduction mot à mot d'un texte étranger favorisant la dénotation, le calque et le transcodage (Lungu-Badea, 2008 : 152). Jean Delisle (Delisle, 2003 : 65, 193-201) présente la traduction littérale comme une des caractéristiques de la traduction moderne et la condition essentielle d'une bonne traduction. Antoine Berman ne met pas un signe d'égalité entre traduction littérale et traduction mot à mot. Il opine que « traduire la *lettre* d'un texte ne revient aucunement à faire du mot à mot » (Berman, 1999 : 13). Autrement dit, faire de la traduction littérale ne signifie dans aucun cas remplacer un mot-source par un mot-cible correspondant puisque cela aboutirait à un non-sens ; « il faut aussi traduire son rythme, sa longueur (ou sa concision), ses éventuelles allitérations » (Berman, 1999 : 14). La

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

mise est beaucoup plus grande et nous ne partageons pas la vision de Ladmiral qui limite la traduction littérale au simple mot pour mot. Il s'agit, en réalité, d'un vrai « travail sur la lettre : ni calque, ni (problématique) reproduction, mais attention portée au jeu des signifiants » (Berman, 1999 : 14). La traduction libre, par contre, procède à l'éloignement d'un conformisme strict envers la lettre originale. Cette stratégie privilégie le sens du texte étranger, les idées de l'écrivain au détriment de la forme se permettant des omissions, des ajuts et des segmentations. Les interventions du traducteur dans le texte sont une constante, ses appréciations brouillant le message original (Lungu-Badea, 2008 : 151).

Le père du couple conceptuel sourciers/ciblistes définie de manière plus explicite ces termes :

…j'appelle « sourciers » ceux qui, en traduction (et, particulièrement, en théorie de la traduction), s'attachent au *signifiant* de la *langue* du texte-*source* qu'il s'agit de traduire ; alors que les « ciblistes » entendent respecter le *signifié* (ou, plus exactement, le sens et la « valeur ») d'une *parole* qui doit advenir dans la langue-*cible* (Ladmiral, 2014 : 4).

La traduction sourcière se caractérise, donc, par le respect du signifiant de la langue source. Le signifiant se réfère à la partie formelle ou matérielle qui renvoie, de manière arbitraire à un concept, à une notion ; c'est la forme concrète (sonore ou graphique) que revêt le signe linguistique. Le signifiant est la forme que prend un mot dans le discours et c'est pour cette raison même que les sourciers s'y attachent. De surcroît, cette caractéristique fondamentale de l'œuvre littéraire, soit-elle en vers ou en prose, qu'est la forme pousse les sourciers à voir dans la traduction littéraire la création d'une forme (Ladmiral, 2014 : 57). Ladmiral attribue aux sourciers un littéralisme excessif du type mot pour mot et une préservation fidèle de l'ordre original des mots. Nous ne partageons pas son opinion. Au niveau théorique et abstrait on peut parler de ce type de traduction sourcière. Mais, en réalité, personne ne pourra traduire un texte littéraire en gardant en langue cible l'ordre des mots existant dans le texte de départ ; ou remplaçant les termes source par leurs correspondants en langue d'arrivée. C'est plutôt de la science fiction puisqu'un tel traducteur devient une machine à traduire, incapable de construire un texte logique. Nous l'appellerions, en paraphrasant Ladmiral, « traduction ultra-sourcière » et non traduction

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

sourcière qui, d'après nous, vise à recréer en langue cible les effets que les signifiants et leurs associations produisent en langue source.

La théorie linguistique saussurienne du signifiant et du signifié nous a attiré l'attention sur la double composante d'une langue. Chaque mot est formé d'un signifiant (la forme) et d'un signifié (le concept). Le mot, de part sa structure, permet la cohabitation du sémiotique (le signifiant) et du sémantique (le signifié) à l'intérieur d'une langue. Il serait possible de « traduire le sémantique », le sens. « Traduire le sémiotique », la forme, devient impossible (D'Amelio, 2007 : 218-219). Et alors, qu'est-ce qu'une œuvre littéraire ? L'œuvre littéraire est en même temps forme et contenu, signifiant et signifié. Les idées d'un texte littéraire revêtent une forme spécifique. Il y a des situations quand la forme même d'un texte artistique est créatrice de sens ; on pense surtout aux œuvres littéraires modernes avec un degré élevé d'ambiguïté où il ne faut nécessairement chercher un sens, le « vouloir-dire » de l'écrivain. La mise consiste ici à rendre en langue cible l'ambiguïté et la polysémie garantie d'une lecture plurielle comme dans le cas de l'original. Traduire le sens de ce type de texte signifie enlever au lecteur le plaisir de sa propre interprétation. C'est précisément le cas où « la littéralité coïncide avec la littérarité, ou, autrement dit, quand traduire ad litteram, littéral un texte signifie le traduire littérairement » (c'est nous qui traduisons, Mavrodin, 2006 : 56). Une traduction respectueuse de la forme originale, sourcière pour utiliser la terminologie ladmiralienne, serait la seule approche capable de rendre un tel texte littéraire.

Il n'est pas question lors de la démarche sourcière d'une simple traduction des mots. On traduit également des idées. Et ces idées, ne doivent-elles pas reprendre en langue d'accueil la forme que leur a donnée l'écrivain en langue source ? Prenons comme exemple Flaubert et *Madame Bovary*, à propos duquel nous lançons la question suivante : le roman s'est-il imposé dans la littérature universelle grâce à son contenu/à ses idées assez banal/banales, (une femme mariée a des aventures extraconjugales, fait des dettes qu'elle ne peut pas payer et finalement commet l'acte suprême du suicide) ou grâce à sa forme, à son écriture innovatrice ? Le rêve de Flaubert a été de construire un roman sur rien. Il y parvient au moyen de techniques d'écriture qui donnent l'impression que l'action avance même s'il ne se passe rien. Comment peut-on privilégier dans ce cas l'Esprit, au préjudice de la Lettre, sans nuire à l'original ? Si, malgré tout, on s'attache à l'Esprit du roman pour la

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

création duquel l'écrivain a passé par des « affres du style » afin d'arriver à la perfection stylistique, dans ce cas-là on ne traduit plus du Flaubert ; on traduit tout autre chose mais pas du Flaubert.

Nous pensons que Lettre et Esprit, ensemble, constituent l'identité et l'essence d'une œuvre littéraire et par voie de conséquence les séparer devient impossible, sinon irréalisable. C'est ce que Ladmiral lui-même affirme dans son premier livre où il dit :

Ces différentes oppositions sont autant de modifications de la même antinomie fondamentale ; elles sont elles-mêmes proprement ant*inomiques* dans la mesure où, en toute rigueur, il ne peut être question de choisir entre les deux termes : *il faut* satisfaire là simultanément à deux exigences apparemment contradictoires, et qui sont en fait les deux faces d'une seule et même, double, exigence. Il faut à la fois la fidélité *et* l'élégance, l'esprit *et* la lettre … (Ladmiral, 1994 : 90).

Au moment où on essaie d'isoler la Lettre de l'Esprit les deux concepts, opposés jusque là, deviennent complémentaires. Le traducteur est en dialogue permanent avec les deux puisque « n'avoir que la « cible » en vue équivaut à ne considérer que le stade final, tandis que se préoccuper de la « source » implique un constant questionnement sur le foisonnement interne du texte initial » (Raguet, 2007 : 63). Il doit trouver le « juste milieu » de sorte que Lettre et Esprit originaux se retrouvent et se rencontrent dans le texte cible. Il doit rendre l'Esprit et la Lettre source par les tournures cible les plus appropriées. La traduction englobe, en fin de compte, des solutions ponctuelles sourcières et ciblistes, permettant la coexistence des deux stratégies à l'intérieur d'un texte traduit. L'écrivain joue, en fait, avec les formes linguistiques pour créer des significations occultes, un sous-texte qui doit également passer en langue seconde. Le traducteur ne peut que jouer lui-aussi avec les formes de la langue cible afin d'évoquer ce qui est caché dans l'original. Hewson opine que « … le fait de mettre en exergue la " profondeur" du message (son « fond ») détourne l'attention des formes affichées du monde représenté dans l'œuvre de fiction » (Hewson, 2009 : 51). C'est à l'aide de la forme qu'on accède à la profondeur sémantique d'une œuvre littéraire. La forme (ou la lettre) est, finalement, porteuse de sens.

Nous sommes d'avis qu'au niveau théorique, abstrait, la dichotomie sourcier/cibliste fonctionne bien. Mais il ne faut pas séparer la théorie de la pratique traduisante. Le fondement de la théorie est de soutenir l'activité du traducteur et de trouver des solutions concrètes aux

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

problèmes du traduire. Le clivage sourcier/cibliste ne semble pas se retrouver dans la pratique. Il ne suffit pas se déclarer être sourcier ou cibliste ; il faut le prouver. Toute traduction dite sourcière présentera, à une analyse détaillée, des solutions qui s'inscrivent plutôt dans une démarche cibliste. De même que les traductions ciblistes contiendront, elles-aussi, des procédés trahissant une vision sourcière. Il est vrai que Ladmiral a induit ce clivage théorique sourcier/cibliste de sa pratique de traducteur ; il nous semble cependant que l'évolution ultérieure du débat conceptuel s'est fortement distancée de la pratique. La discussion se mène au-delà et en deçà de l'activité traductive proprement dite.

Excepté le mot à mot, Ladmiral condamne la « violation » de la langue cible dans le but d'y accommoder les signifiants étrangers. Vouloir conserver en langue réceptrice l'étrangeté du texte original signifierait « oublier que, dans sa langue, il n'est pas « étranger », par définition ! c'est introduire dans sa traduction un effet d'étrangeté qui n'est pas dans l'original » (Ladmiral, 2007 : 195). Ce qui est étranger pour les lecteurs cible ne l'est pas pour le public source, dans l'opinion de Ladmiral. L'étrangeté dont parle Berman est synonyme d'exotisme et de particularité définitoire d'un texte original. Un texte source englobe suffisamment d'éléments étrangers même pour le public de départ; il suffit de penser aux innovations stylistiques, syntaxiques et littéraires de toute grande œuvre. *Madame Bovary* abonde en constructions nouvelles et inhabituelles pour le lecteur français du XIX^{e} et d'aujourd'hui aussi. Pensons au fait que la conjonction de coordination « et » introduit toujours chez Flaubert une subordonnée créant un effet de ralentissement. Il ne faut pas oublier la manière particulièrement flaubertienne d'entrecroiser « l'éternel imparfait », le passé simple et le présent aux formes verbales passives, participiales et pronominales. L'étrangeté existe dès le texte de départ.

D'après Hewson il n'existe pas de traduction vraiment sourcière ni cibliste. Se fixer d'avance comme objectif primordial de réaliser une traduction sourcière d'un original signifie limiter son espace de manœuvre. Le traducteur se voit contraint de rejeter toute solution cibliste, possiblement meilleure ou, en tout cas, la plus appropriée, pour le simple fait qu'il doit rester fidèle à son idéologie sourcière. Hewson réfute cette théorie des sourciers et des ciblistes construite « en amont d'une « façon » de traduire » (Hewson, 2007 : 123) et qui, en pratique, s'est transformée plutôt en théorie des « sourcistes et cibliers ». Les

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

traductions « sourcistes » résultent « d'un savant mélange de source et de cible » (Hewson, 2007 : 127). C'est le cas des traductions dont le projet est sourcier mais parmi les procédés employés il y en a qui s'inscrivent dans la démarche cibliste. La traduction « ciblière », par contre, « tire vers la langue cible, sans être véritablement « cibliste » (Hewson, 2007 : 128). En d'autres mots, même si le traducteur est un cibliste déclaré il recourt parfois à des stratégies sourcières.

Madame Bovary, dans la traduction collective signée D.T. Sarafoff, comme annonce le professeur Ioan Pânzaru, celui qui a dirigé et corrigé le travail des étudiants traducteurs, dans la préface, se veut une traduction qu'on pourrait nommer sourcière remédiant les maladresses de la version antérieure et restituant le sens original du texte. Il dénonce nombre de procédés ciblistes existant dans la version de Demostene Botez. Pourtant dans un cas concret, signalé par Raluca Anamaria Vida (Vida, 2011 : 312), bien qu'il critique la traduction du verbe « s'abandonner » par le roumain « cedă/céda », sa version recourt au même verbe roumain, détruisant ainsi le réseau connotatif de l'original « s'abandonner ». À comparer :

Elle renversa son cou blanc, qui se gonflait d'un soupir ; et, défaillante, tout en pleurs, avec un long frémissement et se cachant la figure, elle **s'abandonna** (Flaubert : 177).

[…]îşi lăsă pe spate gâtul alb plin de-un oftat adânc şi, ca-ntr-un leşin şi, cu ochii numai lacrimi, […] **cedă** (Botez, 1956 : 172).

[…]ea îşi dădu pe spate gâtul alb care tresărea cu un suspin şi, ca într-un leşin, înecată în lacrimi[…]**cedă** (Sarafoff, 2000 : 200).

Finalement, même si l'objectif de la retraduction de Sarafoff a été de corriger les défauts de son prédécesseur et d'appliquer une méthode plus moderne de traduction, en l'occurrence celle sourcière, il se laisse encore séduit par la tradition cibliste.

Hewson propose de classifier ces traductions hybrides en « sourcistes » et « ciblières ». Nous pensons, de notre côté, que ce que Ladmiral décrit comme sourcier et cibliste c'est du « ultrasourcier » et « ultracibliste », c'est-à-dire mener la préférence pour la langue source ou cible à l'extrême. En revanche, Hewson nous conseille « d'adopter une perspective en aval, celle de la critique de la traduction, qui examine et tire des enseignements de traductions effectivement publiées » (Hewson, 2007 : 123). En réalité, la pratique traduisante, en passant par un examen minutieux, doit nous fournir des solutions pour les passages qui résistent à la traduction.

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

Conclusion

Traduction libre et traduction littérale ou traduction sourcière et traduction cibliste existent en tant que stratégies de traduction qui se complètent l'un l'autre. Tout d'abord, traduire une œuvre littéraire de manière libre, d'un bout à l'autre, ce n'est plus traduire. On peut parler en l'occurrence d'adaptation, de création propre mais pas de traduction. Ainsi *Les fleurs du mal* dans la version roumaine de Tudor Arghezi ne ressemblent aucunement à Baudelaire. La traduction libre pratiquée par Arghezi a donné naissance à une poésie autre, nouvelle, différente comme forme et comme sens. Nous avons un exemple de traduction qui a dépassé la source et la cible, ce que Hewson appelle « traduction ontologique ». C'est une création indépendante qui n'a plus rien à avoir avec le traduire. Inversement, traduire un texte littéraire intégralement de façon littérale signifie faire un transcodage. Si on traduit mot pour mot, automatiquement, on produit un non-sens, un ensemble de mots mis un après l'autre et non pas un discours logique. Appliquant une stratégie sourcière à un texte étranger sans faire aucun compromis cibliste, on aboutit à ce que nous avons nommé « traduction ultra-sourcière » (c'est-à-dire un littéralisme excessif). Traitant tous les problèmes qu'un texte original soulève en traduction de manière cibliste nous tombons dans l'autre extrême de la « traduction ultra-cibliste ». Traduction libre et traduction littérale, traduction sourcière et traduction cibliste s'entrecroisent et s'interpénètrent tout au long du processus traductif. La traduction représente, selon nous, une négociation mentale sans cesse entre la Lettre et l'Esprit ; en même temps elle est le résultat matériel des choix ponctuels de traduction sourcière et cibliste opérés par le traducteur.

Bibliographie

Ballard, Michel (1992) : *De Cicéron à Benjamin : traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses Universitaires de Lille.

Ballard, Michel (2013) : *Histoire de la traduction : repères historiques et culturels*, Bruxelles, Editions de Boeck.

Berman, Antoine (1999) : *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Editions du Seuil.

D'Amelio, Nadia (2007) : « Dissolution des dissonances : *La Tâche du traducteur* de Walter Benjamin » in *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour*

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

une redéfinition des concepts de source et de cible, éd. Nadia D'Amelio, Mons, Editions du CIPA, pag. 213-221.
Delisle, Jean (2003) : *La traduction raisonnée : manuel d'initiation à la traduction profesionnelle de l'anglais vers le français : méthode par objectifs d'apprentissage*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
Hewson, Lance (2004) : « Sourcistes et cibliers » in *Correct/Incorrect*, Arras, Presses Universitaires d'Artois, pag. 123-132.
Hewson, Lance (2007) : « Source, cible, salade » in *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible*, éd. Nadia D'Amelio, Mons, Editions du CIPA, pag. 27-33.
Hewson, Lance (2009) : « Questa poi la conosco pur troppo » in *La forme comme paradigme du traduire*, dir. Nadia D'Amelio, Mons, Editions du CIPA, pag. 51-59.
Ladmiral, Jean-René (1994) : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Editions Gallimard.
Ladmiral, Jean-René (2007) : « Sourciers et ciblistes revisités » in *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible*, éd. Nadia D'Amelio, Mons, Editions du CIPA, pag. 7-27.
Ladmiral, Jean-René (2014) : *Sourcier ou cibliste*, Paris, Editions Les Belles Lettres.
Lungu-Badea, Georgiana (2008) : *Mic dicţionar de termini utilizaţi în teoria, practica şi didactica traducerii*, Timişoara, Editions de l'Université d'Ouest.
Mavrodin, Irina (2006): *Despre traducere: literal şi în toate sensurile*, Craiova, Editions Fundaţia Scrisul Românesc.
Mounin, Georges (1994) : *Les belles infidèles*, Paris, Presses Universitaires de Lille.
Raguet, Christine (2007) : « Traduisant ou traducteur ? La dialectique de la source et de la cible en termes de production » in *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible*, éd. Nadia D'Amelio, Mons, Editions du CIPA, pag. 63-71.
Vida, Raluca-Anamaria (2011) : « De la censure officielle à l' « autocensure » dans les retraductions de *Madame Bovary* en roumain » in *Censure et traduction*, ed. Michel Ballard, Arras, Presses Universitaires d'Artois, pag. 305-317.

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)

Acknowledgement. Articol realizat cu sprijinul FONDULUI SOCIAL EUROPEAN. **P**rogramul **O**peraţional **S**ectorial **D**ezvoltarea **R**esurselor **U**mane 2007-2013. **Axa prioritară 1 –**„*Educaţia şi formarea profesională în sprijinul creşterii economice şi dezvoltării societăţii bazate pe cunoaştere*". **Domeniul major de intervenţie 1.5 –** „*Programe doctorale şi post-doctorale în sprijinul cercetării*". **Titlul proiectului:** „*Excelenţă interdisciplinară în cercetarea ştiinţifică doctorală din România – **EXCELLENTIA***. **Cod de identificare:** POSDRU/187/1.5/S/155425, **Cod SMIS:** 59019.

Această lucrare a beneficiat de suport financiar prin proiectul „Excelenţă interdisciplinară în cercetarea ştiinţifică doctorală din România – EXCELLENTIA" cofinanţat din *Fondul Social European*, prin *Programul Operaţional Sectorial Dezvoltarea Resurselor Umane 2007-2013*, contract nr. POSDRU/187/1.5/S/155425.

This work was supported by the project "Interdisciplinary excellence in doctoral scientific research in Romania - EXCELLENTIA" co-founded from the European Social Fund through the Development of Human Resources Operational Programme 2007-2013, contract no. POSDRU/187/1.5/S/155425.

BDD-A23307 © 2015 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-24 19:02:44 UTC)